N° 123

NARCISSE

OU

L'AMANT DE LUI-MÊME.

COMÉDIE

PAR J. J. ROUSSEAU,

Représentée par les Comédiens du Roi, le 18 Décembre 1752.

De Montaigne

M. DCC. LIII.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/narcisseoulamant00rous

PREFACE.

J'Ai écrit cette Comédie à l'âge de dix-huit ans, & je me ſuis gardé de la montrer, auſſi long-tems que j'ai tenu quelque compte de la réputation d'Auteur. Je me ſuis enfin ſenti le courage de la publier; mais je n'aurai jamais celui d'en rien dire. Ce n'eſt donc pas de ma piéce, mais de moi-même qu'il s'agit ici.

Il faut, malgré ma répugnance, que je parle de moi; il faut que je convienne des torts que l'on m'attribue, ou que je m'en juſtifie. Les armes ne ſeront pas égales, je le ſens bien; car on m'attaquera avec des plaiſanteries, & je ne me défendrai qu'avec des raiſons: mais pourvu que je convainque mes adverſaires, je me ſoucie très-peu de les perſuader; en travaillant à mériter ma propre eſtime, j'ai appris à me paſſer de celle des autres, qui, pour la plûpart, ſe paſſent bien

de la mienne. Mais s'il ne m'importe guéres qu'on penſe bien ou mal de moi, il m'importe que perſonne n'ait droit d'en mal penſer, & il importe à la vérité que j'ai ſoutenue, que ſon défenſeur ne ſoit point accuſé juſtement de ne lui avoir prêté ſon ſecours que par caprice ou par vanité, ſans l'aimer & ſans la connoître.

Le parti que j'ai pris dans la queſtion que j'examinois il y a quelques années, n'a pas manqué de me ſuſciter une multitude d'adverſaires (*a*) plus attentifs

(*a*) On m'aſſure que pluſieurs trouvent mauvais que j'appelle mes adverſaires mes adverſaires, & cela me paroît aſſez croyable dans un ſiécle où l'on n'oſe plus rien appeller par ſon nom. J'apprends auſſi que chacun de mes adverſaires ſe plaint, quand je réponds à d'autres objections que les ſiennes, que je perds mon tems à me battre contre des chiméres; ce qui me prouve une choſe dont je me doutois déja bien, ſavoir qu'ils ne perdent point le leur à ſe lire ou à s'écouter les uns les autres. Quant à moi, c'eſt une peine que j'ai cru devoir prendre, & j'ai lu les nombreux écrits qu'ils ont publiés contre moi, depuis la premiere réponſe dont je fus honoré, juſqu'aux quatre ſermons Allemands dont l'un commence à peu près de cette maniére : *Mes fréres, ſi Socrate revenoit parmi nous & qu'il vît l'état floriſſant où les ſciences ſont en Europe; que dis-je, en Europe? en Allemagne; que dis-je, en Allemagne? en Saxe; que dis-je, en Saxe? à Leipſic; que dis-je, à Leipſic? dans cette Univerſité. Alors ſaiſi d'étonne-*

peut-être à l'intérêt des gens de lettres qu'à l'honneur de la littérature. Je l'avois prévu, & je m'étois bien douté que leur conduite en cette occaſion prouveroit en ma faveur plus que tous mes diſcours. En effet, ils n'ont déguiſé ni leur ſurpriſe ni leur chagrin de ce qu'une Académie s'étoit montrée intégre ſi mal-à-propos. Ils n'ont épargné contre elle ni

ment, & pénétré de reſpect, Socrate s'aſſieroit modeſtement parmi nos écoliers; & recevant nos leçons avec humilité, il perdroit bientôt avec nous cette ignorance dont il ſe plaignoit ſi juſtement. J'ai lu tout cela & & n'y ai fait que peu de réponſes; peut-être en ai-je encore trop fait, mais je ſuis fort aiſe que ces Meſſieurs les aient trouvées aſſez agréables pour être jaloux de la préférence. Pour les gens qui ſont choqués du mot d'*adverſaires*, je conſens de bon cœur à le leur abandonner, pourvu qu'ils veuillent bien m'en indiquer un autre par lequel je puiſſe déſigner, non ſeulement tous ceux qui ont combattu mon ſentiment ſoit par écrit, ſoit plus prudemment & plus à leur aiſe dans les cercles de femmes & de beaux-eſprits, où ils étoient bien sûrs que je n'irois pas me défendre, mais encore ceux qui feignant aujourd'hui de croire que je n'ai point d'adverſaires, trouvoient d'abord ſans réplique les réponſes de mes adverſaires, puis quand j'ai répliqué, m'ont blâmé de l'avoir fait, parce que, ſelon eux, on ne m'avoit point attaqué. En attendant, ils permettront que je continue d'appeller mes adverſaires mes adverſaires; car, malgré la politeſſe de mon ſiécle, je ſuis groſſier comme les Macédoniens de Philippe.

les invectives indiſcrétes, ni même les fauſſetés (*a*) pour tâcher d'affoiblir le poids de ſon jugement. Je n'ai pas non plus été oublié dans leurs déclamations. Pluſieurs ont entrepris de me refuter hautement : les ſages ont pu voir avec quelle force, & le public avec quel ſuccès ils l'ont fait. D'autres plus adroits, connoiſſant le danger de combattre directement des vérités démontrées, ont habilement détourné ſur ma perſonne une attention qu'il ne falloit donner qu'à mes raiſons, & l'examen de accuſations qu'ils m'ont intentées a fait oublier les accuſations plus graves que je leur intentois moi-même. C'eſt donc à ceux-ci qu'il faut répondre une fois.

Ils prétendent que je ne penſe pas un mot des vérités que j'ai ſoutenues, & qu'en démontrant une propoſition je ne laiſſois pas de croire le contraire. C'eſt-à-dire que j'ai prouvé des choſes ſi extravagantes, qu'on peut affirmer que je n'ai

(*a*) On peut voir dans le Mercure de 1752 le déſaveu de l'Académie de Dijon au ſujet de je ne ſais quel écrit attribué fauſſement par l'Auteur à l'un des membres de cette Académie.

pu les ſoutenir que par jeu. Voilà un bel honneur qu'ils font en cela à la ſcience qui ſert de fondement à toutes les autres; & l'on doit croire que l'art de raiſonner ſert de beaucoup à la découverte de la vérité, quand on le voit employer avec ſuccès à démontrer des folies!

Ils prétendent que je ne penſe pas un mot des vérités que j'ai ſoutenues; c'eſt ſans doute de leur part une maniére nouvelle & commode de répondre à des argumens ſans réponſe, de réfuter les démonſtrations mêmes d'Euclide, & tout ce qu'il y a de démontré dans l'univers. Il me ſemble, à moi, que ceux qui m'accuſent ſi témérairement de parler contre ma penſée, ne ſe font pas eux-mêmes un grand ſcrupule de parler contre la leur: car ils n'ont aſſurément rien trouvé dans mes Ecrits ni dans ma conduite qui ait dû leur inſpirer cette idée, comme je le prouverai bientôt; & il ne leur eſt pas permis d'ignorer que dès qu'un homme parle ſérieuſement, on doit penſer qu'il croit ce qu'il dit, à moins que ſes actions ou ſes diſcours ne le démentent, encore cela même ne ſuffit-il pas toujours pour

s'assurer qu'il n'en croit rien.

Ils peuvent donc crier autant qu'il leur plaira qu'en me déclarant contre les sciences j'ai parlé contre mon sentiment; à une assertion aussi téméraire, dénuée également de preuve & de vraisemblance, je ne sais qu'une réponse; elle est courte & énergique, & je les prie de se la tenir pour faite.

Ils prétendent encore que ma conduite est en contradiction avec mes principes, & il ne faut pas douter qu'ils n'emploient cette seconde instance à établir la premiére; car il y a beaucoup de gens qui savent trouver des preuves à ce qui n'est pas. Ils diront donc qu'en faisant de la musique & des vers, on a mauvaise grace à déprimer les beaux arts, & qu'il y a dans les belles-lettres que j'affecte de mépriser mille occupations plus louables que d'écrire des Comédies. Il faut répondre aussi à cette accusation.

Premiérement; quand même on l'admettroit dans toute sa rigueur, je dis qu'elle prouveroit que je me conduis mal, mais non que je ne parle pas de bonne foi. S'il étoit permis de tirer des actions

des hommes la preuve de leurs ſentimens, il faudroit dire que l'amour de la juſtice eſt banni de tous les cœurs & qu'il n'y a pas un ſeul chrétien ſur la terre. Qu'on me montre des hommes qui agiſſent toujours conſéquemment à leurs maximes, & je paſſe condamnation ſur les miennes. Tel eſt le ſort de l'humanité, la raiſon nous montre le but & les paſſions nous en écartent. Quand il ſeroit vrai que je n'agis pas ſelon mes principes, on n'auroit donc pas raiſon de m'accuſer pour cela ſeul de parler contre mon ſentiment, ni d'accuſer mes principes de fauſſeté.

Mais ſi je voulois paſſer condamnation ſur ce point, il me ſuffiroit de comparer les tems pour concilier les choſes. Je n'ai pas toujours eu le bonheur de penſer comme je fais. Long-tems ſéduit par les préjugés de mon ſiécle, je prenois l'étude pour la ſeule occupation digne d'un ſage, je ne regardois les ſciences qu'avec reſpect & les ſavans qu'avec admiration (*a*).

(*a*) Toutes les fois que je ſonge à mon ancienne ſimplicité, je ne puis m'empêcher d'en rire. Je ne liſois pas un livre de Morale ou de Philoſophie, que je ne cruſſe

Je ne comprenois pas qu'on pût s'égarer en démontrant toujours, ni mal faire en parlant toujours de sageſſe. Ce n'eſt qu'après avoir vu les choſes de près que j'ai appris à les eſtimer ce qu'elles valent; & quoique dans mes recherches j'aie toujours trouvé, *fatis loquentiæ, ſapientiæ parum*, il m'a fallu bien des réflexions, bien des obſervations & bien du tems pour détruire en moi l'illuſion de toute cette vaine pompe ſcientifique. Il n'eſt pas étonnant que durant ces tems de préjugés & d'erreurs où j'eſtimois tant la qualité d'Auteur j'aie quelquefois aſpiré à l'obtenir moi-même. C'eſt alors que furent compoſés les Vers & la plûpart des autres Ecrits qui ſont ſortis de ma plume & entre autres cette petite Comédie. Il y auroit peut-être de la dureté à me reprocher aujourd'hui ces amuſemens de ma jeuneſſe, & on auroit tort au moins de

y voir l'ame & les principes de l'Auteur. Je regardois tous ces graves Ecrivains comme des hommes modeſtes ſages, vertueux, irréprochables. Je me formois de leur commerce des idées angéliques, & je n'aurois approché de la maiſon de l'un d'eux que comme d'un ſanctuaire. Enfin je les ai vus; ce préjugé puérile s'eſt diſſipé, & c'eſt la ſeule erreur dont ils m'aient guéri.

m'accuſer d'avoir contredit en cela des principes qui n'étoient pas encore les miens. Il y a long-tems que je ne mets plus à toutes ces choſes aucune eſpéce de prétention ; & haſarder des les donner au Public dans ces circonſtances, après avoir eu la prudence de les garder ſi long-tems, c'eſt dire aſſez que je dédaigne également la louange & le blâme qui peuvent leur être dûs ; car je ne penſe plus comme l'Auteur dont ils ſont l'ouvrage. Ce ſont des enfans illégitimes que l'on carreſſe encore avec plaiſir en rougiſſant d'en être le pére, à qui l'on fait ſes derniers adieux, & qu'on envoie chercher fortune, ſans beaucoup s'embarraſſer de ce qu'ils deviendront.

Mais c'eſt trop raiſonner d'après des ſuppoſitions chimériques. Si l'on m'accuſe ſans raiſon de cultiver les lettres que je mépriſe, je m'en défends ſans néceſſité ; car quand le fait ſeroit vrai, il n'y auroit en cela aucune inconſéquence : c'eſt ce qui me reſte à prouver.

Je ſuivrai pour cela, ſelon ma coutume, la méthode ſimple & facile qui convient à la vérité. J'établirai de nouveau l'état

de la queſtion, j'expoſerai de nouveau mon ſentiment, & j'attendrai que ſur cet expoſé on veuille me montrer en quoi mes actions dementent mes diſcours. Mes adverſaires de leur côté n'auront garde de demeurer ſans réponſe, eux qui poſſédent l'art merveilleux de diſputer pour & contre ſur toutes ſortes de ſujets. Ils commenceront, ſelon leur coutume, par établir une autre queſtion à leur fantaiſie; ils me la feront réſoudre comme il leur conviendra : pour m'attaquer plus commodément, ils me feront raiſonner, non à ma maniére mais à la leur : ils détourneront habilement les yeux du Lecteur de l'objet eſſentiel pour les fixer à droite & à gauche; ils combattront un fantôme & prétendront m'avoir vaincu : mais j'aurai fait ce que je dois faire, & je commence.

« La ſcience n'eſt bonne à rien, & ne » fait jamais que du mal, car elle eſt » mauvaiſe par ſa nature. Elle n'eſt pas » plus inſéparable du vice que l'ignorance » de la vertu. Tous les peuples lettrés ont » toujours été corrompus; tous les peuples » ignorans ont été vertueux : en un mot

» il n'y a de vices que parmi les ſavans, » ni d'homme vertueux que celui qui ne » ſait rien. Il y a donc un moyen pour nous » de redevenir honnêtes gens ; c'eſt de » nous hâter de proſcrire la ſcience & les » ſavans, de brûler nos bibliothéques, » fermer nos Académies, nos Colléges, » nos Univerſités, & de nous replonger » dans toute la barbarie des premiers ſié- » cles ».

Voilà ce que mes adverſaires ont très-bien réfuté : auſſi jamais n'ai-je dit ni penſé un ſeul mot de tout cela, & l'on ne ſauroit rien imaginer de plus oppoſé à mon ſyſtême que cette abſurde doctrine qu'ils ont la bonté de m'attribuer. Mais voici ce que j'ai dit & qu'on n'a point réfuté.

Il s'agiſſoit de ſavoir ſi le rétabliſſement des ſciences & des arts a contribué à épurer nos mœurs.

En montrant, comme je l'ai fait, que nos mœurs ne ſe ſont point épurées (*a*),

(*a*) Quand j'ai dit que nos mœurs s'étoient corrompues, je n'ai pas prétendu dire pour cela que celles de nos ayeux fuſſent bonnes, mais ſeulement que les nôtres étoient encore pires. Il y a parmi les hommes mille four-

la queſtion étoit à peu près réſolue.

Mais elle en renfermoit implicitement une autre plus générale & plus importante ſur l'influence que la culture des ſciences

ces de corruption ; & quoique les ſciences ſoient peut-être la plus abondante & la plus rapide, il s'en faut bien que ce ſoit la ſeule. La ruine de l'Empire Romain, les invaſions d'une multitude de Barbares, ont fait un mêlange de tous les peuples, qui a dû néceſſairement détruire les mœurs & les coutumes de chacun d'eux. Les croiſades, le commerce, la découverte des Indes, la navigation, les voyages de long cours, & d'autres cauſes encore que je ne veux pas dire, ont entretenu & augmenté le déſordre. Tout ce qui facilite la communication entre les diverſes nations porte aux unes, non les vertus des autres, mais leurs crimes, & altére chez toutes, les mœurs qui ſont propres à leur climat & à la conſtitution de leur gouvernement. Les ſciences n'ont donc pas fait tout le mal, elles y ont ſeulement leur bonne part ; & celui ſur-tout qui leur appartient en propre, c'eſt d'avoir donné à nos vices une couleur agréable, un certain air honnête qui nous empêche d'en avoir horreur. Quand on joua pour la premiére fois la Comédie du Méchant, je me ſouviens qu'on ne trouvoit pas que le rolle principal répondît au titre. Cléon ne parut qu'un homme ordinaire ; il étoit diſoit-on, comme tout le monde. Ce ſcélérat abominable, dont le caractére ſi bien expoſé auroit dû faire frémir ſur eux-mêmes tous ceux qui ont le malheur de lui reſſembler, parut un caractére tout-à-fait manqué, & ſes noirceurs paſſérent pour des gentilleſſes, parce que tel qui ſe croyoit un fort honnête homme, s'y reconnoiſſoit trait pour trait.

doit avoir en toute occaſion ſur les mœurs des peuples. C'eſt celle-ci, dont la premiere n'eſt qu'une conſéquence, que je me propoſai d'examiner avec ſoin.

Je commençai par les faits, & je montrai que les mœurs ont dégénéré chez tous les peuples du monde, à meſure que le goût de l'étude & des lettres s'eſt étendu parmi eux.

Ce n'étoit pas aſſez; car ſans pouvoir nier que ces choſes euſſent toujours marché enſemble, on pouvoit nier que l'une eût amené l'autre: je m'appliquai donc à montrer cette liaiſon néceſſaire. Je fis voir que la ſource de nos erreurs ſur ce point vient de ce que nous confondons nos vaines & trompeuſes connoiſſances avec la ſouveraine intelligence qui voit d'un coup d'œil la vérité de toutes choſes. La ſcience priſe d'une maniére abſtraite mérite toute notre admiration. La folle ſcience des hommes n'eſt digne que de riſée & de mépris.

Le goût des lettres annonce toujours chez un peuple un commencement de corruption qu'il accelére très-promptement. Car ce goût ne peut naître ainſi

dans toute une nation que de deux mauvaiſes ſources que l'étude entretient & groſſit à ſon tour, ſavoir l'oiſiveté & le déſir de ſe diſtinguer. Dans un Etat bien conſtitué, chaque citoyen a ſes devoirs à remplir; & ces ſoins importans lui ſont trop chers pour lui laiſſer le loiſir de vaquer à de frivoles ſpéculations. Dans un Etat bien conſtitué tous les citoyens ſont ſi bien égaux, que nul ne peut être préféré aux autres comme le plus ſavant ni même comme le plus habile, mais tout au plus comme le meilleur: encore cette derniére diſtinction eſt-elle ſouvent dangereuſe; car elle fait des fourbes & des hypocrites.

Le goût des lettres qui naît du déſir de ſe diſtinguer, produit néceſſairement des maux infiniment plus dangereux que tout le bien qu'elles font n'eſt utile; c'eſt de rendre à la fin ceux qui s'y livrent très-peu ſcrupuleux ſur les moyens de réuſſir. Les premiers Philoſophes ſe firent une grande réputation en enſeignant aux hommes la pratique de leurs devoirs & les principes de la vertu. Mais bientôt ces préceptes étant devenus communs,

il fallut ſe diſtinguer en frayant des routes contraires. Telle eſt l'origine des ſyſtêmes abſurdes des Leucippe, des Diogènes, des Pyrrhon, des Protagore, des Lucréce. Les Hobbe, les Mandeville & mille autres ont affecté de ſe diſtinguer de même parmi nous; & leur dangereuſe doctrine a tellement fructifié, que quoiqu'il nous reſte de vrais Philoſophes ardens à rappeller dans nos cœurs les loix de l'humanité & de la vertu, on eſt épouvanté de voir juſqu'à quel point notre ſiécle raiſonneur a pouſſé dans ſes maximes le mépris des dévoirs de l'homme & du citoyen.

Le goût des lettres, de la philoſophie & des beaux arts anéantit l'amour de nos premiers devoirs & de la véritable gloire. Quand une fois les talens ont envahi les honneurs dûs à la vertu, chacun veut être un homme agréable & nul ne ſe ſoucie d'être homme de bien. De-là naît encore cette autre inconſéquence qu'on ne récompenſe dans les hommes que les qualités qui ne dépendent pas d'eux: car nos talens naiſſent avec nous, nos vertus ſeules nous appartiennent.

Les premiers & preſque les uniques ſoins qu'on donne à notre éducation ſont les fruits & les ſemences de ces ridicules préjugés. C'eſt pour nous enſeigner les lettres qu'on tourmente notre miſérable jeuneſſe : nous ſavons toutes les régles de la grammaire avant que d'avoir ouï parler des devoirs de l'homme : nous ſavons tout ce qui s'eſt fait juſqu'à préſent avant qu'on nous ait dit un mot de ce que nous devons faire ; & pourvu qu'on exerce notre babil, perſonne ne ſe ſoucie que nous ſachions agir ni penſer. En un mot, il n'eſt preſcrit d'être ſavant que dans les choſes qui ne peuvent nous ſervir de rien ; & nos enfans ſont préciſément élevés comme les anciens athlétes des jeux publics, qui, deſtinant leurs membres robuſtes à un exercice inutile & ſuperflu, ſe gardoient de les employer jamais à aucun travail profitable.

Le goût des lettres, de la philoſophie & des beaux arts amollit les corps & les ames. Le travail du cabinet rend les hommes délicats, affoiblit leur tempérament, & l'ame garde difficilement ſa vigueur quand le corps a perdu la ſienne.

L'étude

L'étude uſe la machine, épuiſe les eſprits, détruit la force, énerve le courage, & cela ſeul montre aſſez qu'elle n'eſt pas faite pour nous : c'eſt ainſi qu'on devient lâche & puſillanime, incapable de réſiſter également à la peine & aux paſſions. Chacun ſait combien les habitans des villes ſont peu propres à ſoutenir les travaux de la guerre, & l'on n'ignore pas quelle eſt la réputation des gens de lettres en fait de bravoure (*a*). Or rien n'eſt plus juſtement ſuſpect que l'honneur d'un poltron.

Tant de réflexions ſur la foibleſſe de notre nature ne ſervent ſouvent qu'à nous détourner des entrepriſes généreuſes. A force de méditer ſur les miſéres de l'humanité, notre imagination nous accable de leur poids, & trop de prévoyance nous ôte le courage en nous ôtant la ſécurité. C'eſt bien en vain que nous prétendons

(*a*) Voici un exemple moderne pour ceux qui me reprochent de n'en citer que d'anciens. La République de Gènes, cherchant à ſubjuguer plus aiſément les Corſes, n'a pas trouvé de moyen plus ſûr que d'établir chez eux une Académie. Il ne me ſeroit pas difficile d'allonger cette Note ; mais ce ſeroit faire tort à l'intelligence des ſeuls Lecteurs dont je me ſoucie.

nous munir contre les accidens imprévus, « ſi la ſcience eſſayant de nous armer » de nouvelles défenſes contre les incon- » véniens naturels, nous a plus imprimé » en la fantaiſie leur grandeur & poids » qu'elle n'a ſes raiſons & vaines ſubtilités » à nous en couvrir.

Le goût de la philoſophie relâche tous les liens d'eſtime & de bienveillance qui attachent les hommes à la ſociété, & c'eſt peut-être le plus dangereux des maux qu'elle engendre. Le charme de l'étude rend bientôt inſipide tout autre attachement. De plus, à force de réfléchir ſur l'humanité, à force d'obſerver les hommes, le Philoſophe apprend à les apprécier ſelon leur valeur, & il eſt difficile d'avoir bien de l'affection pour ce qu'on mépriſe. Bientôt il réunit en ſa perſonne tout l'intérêt que les hommes vertueux partagent avec leurs ſemblables: ſon mépris pour les autres tourne au profit de ſon orgueil: ſon amour propre augmente en même proportion que ſon indifférence pour le reſte de l'univers. La famille, la patrie deviennent pour lui des mots vuides de ſens: il n'eſt ni parent, ni ci-

toyen, ni homme ; il eſt philoſophe.

En même tems que la culture des ſciences retire en quelque ſorte de la preſſe le cœur du philoſophe, elle y engage en un autre ſens celui de l'homme de lettres & toujours avec un égal préjudice pour la vertu. Tout homme qui s'occupe des talens agréables veut plaire, être admiré, & il veut être admiré plus qu'un autre. Les applaudiſſemens publics appartiennent à lui ſeul : je dirois qu'il fait tout pour les obtenir, s'il ne faiſoit encore plus pour en priver ſes concurrens. De-là naiſſent d'un côté les rafinemens du goût & de la politeſſe; vile & baſſe flatterie, ſoins ſéducteurs, inſidieux, puériles, qui, à la longue, rappetiſſent l'ame & corrompent le cœur; & de l'autre, les jalouſies, les rivalités, les haines d'artiſtes ſi renommées, la perfide calomnie, la fourberie, la trahiſon, & tout ce que le vice a de plus lâche & de plus odieux. Si le philoſophe mépriſe les hommes, l'artiſte s'en fait bientôt mépriſer, & tous deux concourrent enfin à les rendre mépriſables.

Il y a plus; & de toutes les vérités

que j'ai propoſées à la conſidération des ſages, voici la plus étonnante & la plus cruelle. Nos Ecrivains regardent tous comme le chef-d'œuvre de la politique de notre ſiécle les ſciences, les arts, le luxe, le commerce, les loix, & les autres liens qui reſſerrant entre les hommes les nœuds de la ſociété (*a*) par l'intérêt perſonnel, les mettent tous dans une dépendance mutuelle, leur donnent des beſoins réciproques, & des intérêts communs, & obligent chacun d'eux de concourrir au bonheur des autres pour pouvoir faire le ſien. Ces idées ſont belles, ſans doute, & préſentées ſous un jour favorable : Mais en les examinant avec attention & ſans partialité, on trouve beaucoup à rabattre des avantages qu'elles ſemblent préſenter d'abord.

C'eſt donc une choſe bien merveilleuſe

(*a*) Je me plains de ce que la Philoſophie relâche les liens de la ſociété qui ſont formés par l'eſtime & la bienveillance mutuelle, & je me plains de ce que les ſciences, les arts & tous les autres objets de commerce reſſerrent les liens de la ſociété par l'intérêt perſonnel. C'eſt qu'en effet on ne peut reſſerrer un de ces liens que l'autre ne ſe relâche d'autant. Il n'y a donc point en ceci de contradiction.

que d'avoir mis les hommes dans l'impoſſibilité de vivre entre eux ſans ſe prévenir, ſe ſupplanter, ſe tromper, ſe trahir, ſe détruire mutuellement ! Il faut déſormais ſe garder de nous laiſſer jamais voir tels que nous ſommes : car pour deux hommes dont les intérêts s'accordent, cent mille peut-être leur ſont oppoſés, & il n'y a d'autre moyen pour réuſſir que de tromper ou perdre tous ces gens-là. Voilà la ſource funeſte des violences, des trahiſons, des perfidies, & de toutes les horreurs qu'exige néceſſairement un état de choſes où chacun feignant de travailler à la fortune ou à la réputation des autres, ne cherche qu'à élever la ſienne au-deſſus d'eux & à leurs dépens.

Qu'avons-nous gagné à cela ? Beaucoup de babil, des riches & des raiſonneurs, c'eſt-à-dire, des ennemis de la vertu & du ſens commun. En revanche, nous avons perdu l'innocence & les mœurs. La foule rampe dans la miſére ; tous ſont les eſclaves du vice. Les crimes non commis ſont déja dans le fond des cœurs, & il ne manque à leur exécution que l'aſſurance de l'impunité.

Etrange & funeſte conſtitution où les richeſſes accumulées facilitent toujours les moyens d'en accumuler de plus grandes, & où il eſt impoſſible à celui qui n'a rien d'acquérir quelque choſe ; où l'homme de bien n'a nul moyen de ſortir de la miſére ; où les plus fripons ſont les plus honorés, & où il faut néceſſairement renoncer à la vertu pour devenir un honnête homme ! Je ſais que les déclamateurs ont dit cent fois tout cela ; mais ils le diſoient en déclamant, & moi je le dis ſur des raiſons ; ils ont apperçu le mal, & moi j'en découvre les cauſes, & je fais voir ſur-tout une choſe très-conſolante & très-utile en montrant que tous ces vices n'appartiennent pas tant à l'homme, qu'à l'homme mal gouverné (*a*).

(*a*) Je remarque qu'il régne actuellement dans le monde une multitude de petites maximes qui ſéduiſent les ſimples par un faux air de philoſophie, & qui, outre cela, ſont très-commodes pour terminer les diſputes d'un ton important & déciſif, ſans avoir beſoin d'examiner la queſtion. Telle eſt celle-ci : « Les hommes ont par-tout » les mêmes paſſions ; par-tout l'amour propre & l'intérêt » les conduiſent ; donc ils ſont par-tout les mêmes ». Quand les Géomètres ont fait une ſuppoſition qui de raiſonnement en raiſonnement les conduit à une abſur-

Telles ſont les vérités que j'ai développées & que j'ai tâché de prouver dans les divers Ecrits que j'ai publiés ſur cette matiére. Voici maintenant les concluſions que j'en ai tirées.

La ſcience n'eſt point faite pour l'homme en général. Il s'égare ſans ceſſe dans ſa recherche ; & s'il l'obtient quelquefois, ce n'eſt preſque jamais qu'à ſon préjudice. Il eſt né pour agir & penſer, & non pour réfléchir. La réflexion ne ſert qu'à le rendre malheureux ſans le rendre

dité, ils reviennent ſur leurs pas & démontrent ainſi la ſuppoſition fauſſe. La même méthode appliquée à la maxime en queſtion en montreroit aiſément l'abſurdité : mais raiſonnons autrement. Un Sauvage eſt un homme, & un Européen eſt un homme. Le demi philoſophe conclut auſſitôt que l'un ne vaut pas mieux que l'autre ; mais le philoſophe dit : En Europe, le gouvernement, les loix, les coutumes, l'intérêt, tout met les particuliers dans la néceſſité de ſe tromper mutuellement & ſans ceſſe ; tout leur fait un devoir du vice ; il faut qu'ils ſoient méchans pour être ſages, car il n'y a point de plus grande folie que de faire le bonheur des fripons aux dépens du ſien. Parmi les Sauvages, l'intérêt perſonnel parle auſſi fortement que parmi nous, mais il ne dit pas les mêmes choſes : l'amour de la ſociété & le ſoin de leur commune défenſe ſont les ſeuls liens qui les uniſſent. ce mot de *propriété* qui coûte tant de crimes à nos honnêtes gens, n'a preſque aucun ſens parmi eux : ils n'ont entre eux

meilleur ni plus ſage : elle lui fait regretter les biens paſſés & l'empêche de jouir du préſent : elle lui préſente l'avenir heureux pour le ſéduire par l'imagination, & le tourmenter par les déſirs, & l'avenir malheureux pour le lui faire ſentir d'avance. L'étude corrompt ſes mœurs, altére ſa ſanté, détruit ſon tempéramment, & gâte ſouvent ſa raiſon : ſi elle lui apprenoit quelque choſe, je le trouverois encore fort mal dédommagé.

nulle diſcuſſion d'intérêt qui les diviſe ; rien ne les porte à ſe tromper l'un l'autre ; l'eſtime publique eſt le ſeul bien auquel chacun aſpire, & qu'ils méritent tous. Il eſt très-poſſible qu'un Sauvage faſſe une mauvaiſe action, mais il n'eſt pas poſſible qu'il prenne l'habitude de mal faire, car cela ne lui ſeroit bon à rien. Je crois qu'on peut faire une très-juſte eſtimation des mœurs des hommes ſur la multitude des affaires qu'ils ont entre eux : plus ils commercent enſemble, plus ils admirent leurs talens & leur induſtrie, plus ils ſe friponnent décemment & adroitement, & plus ils ſont dignes de mépris. Je le dis à regret ; l'homme de bien eſt celui qui n'a beſoin de tromper perſonne, & le Sauvage eſt cet homme-là.

Illum non populi faſces, non purpura Regum
Flexit, & infidos agitans diſcordia fratres ;
Non res Romanæ, perituraque regna. Neque ille
Aut doluit miſerans inopem, aut invidit habenti.

J'avoue qu'il y a quelques génies ſublimes qui ſavent pénétrer à travers les voiles dont la vérité s'enveloppe, quelques ames privilégiées, capables de réſiſter à la bétiſe de la vanité, à la baſſe jalouſie, & aux autres paſſions qu'engendre le goût des lettres. Le petit nombre de ceux qui ont le bonheur de réunir ces qualités, eſt la lumiére & l'honneur du genre humain; c'eſt à eux ſeuls qu'il convient pour le bien de tous de s'exercer à l'étude, & cette exception même confirme la régle; car ſi tous les hommes étoient des Socrates, la ſcience alors ne leur ſeroit pas nuiſible, mais ils n'auroient aucun beſoin d'elle.

Tout peuple qui a des mœurs, & qui par conſéquent reſpecte ſes loix & ne veut point rafiner ſur ſes anciens uſages, doit ſe garantir avec ſoin des ſciences, & ſur-tout des ſavans, dont les maximes ſententieuſes & dogmatiques lui apprendroient bientôt à mépriſer ſes uſages & ſes loix; ce qu'une nation ne peut jamais faire ſans ſe corrompre. Le moindre changement dans les coutumes, fut-il même avantageux à certains égards,

tourne toujours au préjudice des mœurs. Car les coutumes ſont la morale du peuple ; & dès qu'il ceſſe de les reſpecter, il n'a plus de régle que ſes paſſions ni de frein que les loix, qui peuvent quelquefois contenir les méchans, mais jamais les rendre bons. D'ailleurs quand la philoſophie a une fois appris au peuple à mépriſer ſes coutumes, il trouve bientôt le ſecret d'éluder ſes loix. Je dis donc qu'il en eſt des mœurs d'un peuple comme de l'honneur d'un homme ; c'eſt un tréſor qu'il faut conſerver, mais qu'on ne recouvre plus quand on l'a perdu (*a*).

(*a*) Je trouve dans l'hiſtoire un exemple unique mais frappant, qui ſemble contredire cette maxime : c'eſt celui de la fondation de Rome faite par une troupe de bandits, dont les deſcendans devinrent en peu de générations le plus vertueux peuple qui ait jamais exiſté. Je ne ſerois pas en peine d'expliquer ce fait ſi c'en étoit ici le lieu : mais je me contenterai de remarquer que les fondateurs de Rome étoient moins des hommes dont les mœurs fuſſent corrompues, que des hommes dont les mœurs n'étoient point formées : ils ne mépriſoient pas la vertu, mais ils ne la connoiſſoient pas encore ; car ces mots *vertus* & *vices* ſont des notions collectives qui ne naiſſent que de la fréquentation des hommes. Au ſurplus, on tireroit un mauvais parti de cette objection en faveur des ſciences ; car des deux premiers Rois de Rome qui donnérent une forme à la République & in-

Mais quand un peuple eſt une fois corrompu à un certain point, ſoit que les ſciences y aient contribué ou non, faut-il les bannir ou l'en préſerver pour le rendre meilleur ou pour l'empêcher de devenir pire? C'eſt une autre queſtion dans laquelle je me ſuis poſitivement déclaré pour la négative. Car premiérement, puiſqu'un peuple vicieux ne revient jamais à la vertu, il ne s'agit pas de rendre bons ceux qui ne le ſont plus, mais de conſerver tels ceux qui ont le bonheur de l'être. En ſecond lieu, les mêmes cauſes qui ont corrompu les peuples ſervent quelquefois à prévenir une plus grande corruption; c'eſt ainſi que celui qui s'eſt gâté le tempérament par un uſage indiſcret de la médecine, eſt forcé de recourir encore aux médecins pour ſe conſerver en vie; & c'eſt ainſi que les arts & les ſciences après avoir fait éclore les vices, ſont néceſſaires pour les empêcher de ſe tourner en crimes; elles les couvrent au moins d'un vernis qui

ſtituérent ſes coutumes & ſes mœurs, l'un ne s'occupoit que de guerres, l'autre que de rites ſacrés; les deux choſes du monde les plus éloignées de la philoſophie.

ne permet pas au poiſon de s'exhaler auſſi librement. Elles détruiſent la vertu, mais elles en laiſſent le ſimulacre public (*a*) qui eſt toujours une belle choſe. Elles introduiſent à ſa place la politeſſe & les bienſéances, & à la crainte de paroître méchant elles ſubſtituent celle de paroître ridicule.

Mon avis eſt donc, & je l'ai déja dit plus d'une fois, de laiſſer ſubſiſter & même d'entretenir avec ſoin les Académies, les Colléges, les Univerſités, les Bibliothéques, les Spectacles, & tous les autres amuſemens qui peuvent faire quelque diverſion à la méchanceté des hommes, & les empêcher d'occuper leur oiſiveté à des choſes plus dangereuſes. Car dans une contrée où il ne ſeroit plus queſtion d'honnêtes gens ni de bonnes mœurs,

(*a*) Ce ſimulacre eſt une certaine douceur de mœurs qui ſupplée quelquefois à leur pureté, une certaine apparence d'ordre qui prévient l'horrible confuſion, une certaine admiration des belles choſes qui empêche les bonnes de tomber tout-à-fait dans l'oubli. C'eſt le vice qui prend le maſque de la vertu, non comme l'hypocriſie pour tromper & trahir, mais pour s'ôter ſous cette aimable & ſacrée effigie l'horreur qu'il a de lui-même quand il ſe voit à découvert.

il vaudroit encore mieux vivre avec des fripons qu'avec des brigands.

Je demande maintenant où eſt la contradiction de cultiver moi-même des goûts dont j'approuve le progrès? Il ne s'agit plus de porter les peuples à bien faire, il faut ſeulement les diſtraire de faire le mal; il faut les occuper à des niaiſeries pour les détourner des mauvaiſes actions; il faut les amuſer au lieu de les prêcher. Si mes Ecrits ont édifié le petit nombre des bons, je leur ai fait tout le bien qui dépendoit de moi, & c'eſt peut-être les ſervir utilement encore que d'offrir aux autres des objets de diſtraction qui les empêchent de ſonger à eux. Je m'eſtimerois trop heureux d'avoir tous les jours une Piéce à faire ſiffler, ſi je pouvois à ce prix contenir pendant deux heures les mauvais deſſeins d'un ſeul des Spectateurs, & ſauver l'honneur de la fille ou de la femme de ſon ami, le ſecret de ſon confident, ou la fortune de ſon créancier. Lorſqu'il n'y a plus de mœurs, il ne faut ſonger qu'à la police; & l'on ſait aſſez que la Muſique & les Spectacles en ſont un des plus importans objets.

S'il reſte quelque difficulté à ma juſtification, j'oſe le dire hardiment, ce n'eſt vis-à-vis ni du public ni de mes adverſaires ; c'eſt vis-à-vis de moi ſeul : car ce n'eſt qu'en m'obſervant moi-même que je puis juger ſi ie dois me compter dans le petit nombre, & ſi mon ame eſt en état de ſoutenir le faix des exercices littéraires. J'en ai ſenti plus d'une fois le danger ; plus d'une fois je les ai abandonnés dans le deſſein de ne les plus reprendre, & renonçant à leur charme ſéducteur, j'ai ſacrifié à la paix de mon cœur les ſeuls plaiſirs qui pouvoient encore le flatter. Si dans les langueurs qui m'accablent, ſi ſur la fin d'une carriére pénible & douloureuſe, j'ai oſé les reprendre encore quelques momens pour charmer mes maux, je crois au moins n'y avoir mis ni aſſez d'intérêt ni aſſez de prétention, pour mériter à cet égard les juſtes reproches que j'ai faits aux gens de lettres.

Il me falloit une épreuve pour achever la conoiſſance de moi-même, & je l'ai faite ſans balancer. Après avoir reconnu la ſituation de mon ame dans les ſuccès

littéraires, il me reſtoit à l'examiner dans les revers. Je ſais maintenant qu'en penſer, & je puis mettre le public au pire. Ma Piéce a eu le ſort qu'elle méritoit & que j'avois prévu; mais, à l'ennui près qu'elle m'a cauſé, je ſuis ſorti de la repréſentation bien plus content de moi & à plus juſte titre que ſi elle eût réuſſi.

Je conſeille donc à ceux qui ſont ſi ardens à chercher des reproches à me faire, de vouloir mieux étudier mes principes & mieux obſerver ma conduite, avant que de m'y taxer de contradiction & d'inconſéquence. S'ils s'apperçoivent jamais que je commence à briguer les ſuffrages du public, ou que je tire vanité d'avoir fait de jolies chanſons, ou que je rougiſſe d'avoir écrit de mauvaiſes Comédies, ou que je cherche à nuire à la gloire de mes concurrens, ou que j'affecte de mal parler des grands hommes de mon ſiécle pour tâcher de m'élever à leur niveau en les rabaiſſant au mien, ou que j'aſpire à des places d'Académie, ou que j'aille faire ma cour aux femmes qui donnent le ton, ou que

j'encenſe la ſotiſe des Grands, ou que ceſſant de vouloir vivre du travail de mes mains, je tienne à ignominie le métier que je me ſuis choiſi & faſſe des pas vers la fortune, s'ils remarquent en un mot que l'amour de la réputation me faſſe oublier celui de la vertu, je les prie de m'en avertir & même publiquement, & je leur promets de jetter à l'inſtant au feu mes Ecrits & mes Livres, & de convenir de toutes les erreurs qu'il leur plaira de me reprocher.

En attendant, j'écrirai des Livres, je ferai des Vers & de la Muſique, ſi j'en ai le talent, le tems, la force & la volonté : je continuerai à dire très-franchement tout le mal que je penſe des lettres & de ceux qui les cultivent (*a*),

(*a*) J'admire combien la plupart des gens de lettres ont pris le change dans cette affaire-ci. Quand ils ont vu les ſciences & les arts attaqués, ils ont cru qu'on en vouloit perſonnellement à eux, tandis que ſans ſe contredire eux-mêmes, ils pourroient tous penſer comme moi, que, quoique ces choſes aient fait beaucoup de mal à la ſociété, il eſt très-eſſentiel de s'en ſervir aujourd'hui comme d'une médecine au mal qu'elles ont cauſé, ou comme de ces animaux malfaiſans qu'il faut écraſer ſur la morſure. En un mot, il n'y a pas un homme de let-

&

& croirai n'en valoir pas moins pour cela. Il eſt vrai qu'on pourra dire quelque jour: Cet ennemi ſi déclaré des ſciences & des arts, fit pourtant & publia des Piéces de Théâtre; & ce diſcours ſera, je l'avoue, une ſatyre très-amére, non de moi, mais de mon ſiécle.

tres qui, s'il peut ſoutenir dans ſa conduite l'examen de l'article précédent, ne puiſſe dire en ſa faveur ce que je dis en la mienne; & cette maniére de raiſonner me paroît leur convenir d'autant mieux, qu'entre nous, ils ſe ſoucient fort peu des ſciences, pourvu qu'elles continuent de mettre les ſavans en honneur. C'eſt comme les prêtres du paganiſme, qui ne tenoient à la religion qu'autant qu'elle les faiſoit reſpecter.

FIN.

NARCISSE.

ACTEURS.

LISIMON.

VALERE. } Enfans de Liſimon.
LUCINDE. }

ANGELIQUE. } Frére & ſœur, pupilles de Liſimon.
LEANDRE. }

MARTON, Suivante.

FRONTIN, Valet de Valére.

La Scène eſt dans l'Appartement de Valére.

L'AMANT DE LUI-MÊME.

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LUCINDE, MARTON.

LUCINDE.

E viens de voir mon frére ſe promener dans le jardin; hâtons-nous, avant ſon retour, de placer ſon portrait ſur ſa toilette.

MARTON.

Le voilà, Mademoiſelle, changé dans ſes ajuſtemens de maniére à le rendre méconnoiſſable. Quoiqu'il ſoit le plus joli

homme du monde, il brille ici en femme encore avec de nouvelles graces.

LUCINDE.

Valére eſt, par ſa délicateſſe & par l'affectation de ſa parure, une eſpéce de femme cachée ſous des habits d'homme, & ce portrait ainſi traveſti, ſemble moins le déguiſer que le rendre à ſon état naturel.

MARTON.

Eh bien, où eſt le mal? Puiſque les femmes aujourd'hui cherchent à ſe rapprocher des hommes, n'eſt-il pas convenable que ceux-ci faſſent la moitié du chemin & qu'ils tâchent de gagner en agrémens autant qu'elles en ſolidité? Grace à la mode, tout s'en mettra plus aiſément de niveau.

LUCINDE.

Je ne puis me faire à des modes auſſi ridicules. Peut-être notre ſexe aura-t-il le bonheur de n'en plaire pas moins quoiqu'il devienne plus eſtimable. Mais pour les hommes, je plains leur aveuglement. Que prétend cette jeuneſſe étourdie en uſurpant tous nos droits? Eſpérent-ils de mieux plaire aux femmes en s'efforçant de leur reſſembler?

MARTON.

Pour celui-là, ils auroient tort, & les femmes ſe haïſſent trop mutuellement pour aimer ce qui leur reſſemble. Mais revenons au portrait. Ne craignez-vous point que cette petite raillerie ne fâche Monſieur le Chevalier?

LUCINDE.

Non, Marton; mon frére eſt naturellement bon: il eſt même raiſonnable à ſon défaut près. Il ſentira qu'en lui faiſant par ce portrait un reproche muet & badin, je n'ai ſongé qu'à le guérir d'un travers qui choque juſqu'à cette tendre Angelique, cette aimable pupille de mon pére que Valére épouſe aujourd'hui. C'eſt lui rendre ſervice que de corriger les défauts de ſon amant, & tu ſais combien j'ai beſoin des ſoins de cette chére amie pour me délivrer de Léandre ſon frére que mon pére veut auſſi me faire épouſer.

MARTON.

Si bien que ce jeune inconnu, ce Cléonte que vous vîtes l'été dernier à Paſſy, vous tient toûjours au cœur?

LUCINDE.

Je ne m'en défends point; je compte

même ſur la parole qu'il m'a donnée de reparoître bientôt, & ſur la promeſſe que m'a faite Angelique d'engager ſon frére à renoncer à moi.

MARTON.

Bon, renoncer! Songez que vos yeux auront plus de force pour ſerrer cet engagement, qu'Angelique n'en ſauroit avoir pour le rompre.

LUCINDE.

Sans diſputer ſur tes flateries, je te dirai que comme Léandre ne m'a jamais vue, il ſera aiſé à ſa ſœur de le prévenir, & de lui faire entendre que ne pouvant être heureux avec une femme dont le cœur eſt engagé ailleurs, il ne ſauroit mieux faire que de s'en dégager par un refus honnête.

MARTON.

Un refus honnête! Ah! Mademoiſelle, refuſer une femme faite comme vous avec quarante mille écus, c'eſt une honnêteté dont jamais Léandre ne ſera capable. *à part.* Si elle ſavoit que Léandre & Cléonte ne ſont que la même perſonne, un tel refus changeroit bien d'épithéte.

LUCINDE.

Ah ! Marton, j'entends du bruit ; cachons vîte ce portrait. C'eſt, ſans doute, mon frére qui revient, & en nous amuſant à jaſer, nous nous ſommes ôté le loiſir d'exécuter notre projet.

MARTON.

Non, c'eſt Angélique.

SCENE II.

ANGELIQUE, LUCINDE, MARTON.

ANGELIQUE.

MA chére Lucinde ; vous ſavez avec quelle répugnance je me prêtai à votre projet quand vous fites changer la parure du portrait de Valére en des ajuſtemens de femme. A préſent que je vous vois prête à l'exécuter, je tremble que le déplaiſir de ſe voir jouer ne l'indiſpoſe contre nous. Renonçons, je vous prie, à ce frivole badinage. Je ſens que je ne puis trouver de goût à m'égayer au riſque du repos de mon cœur.

LUCINDE.

Que vous êtes timide! Valére vous aime trop pour prendre en mauvaiſe part tout ce qui lui viendra de la vôtre, tant que vous ne ſerez que ſa maîtreſſe. Songez que vous n'avez plus qu'un jour à donner carriére à vos fantaiſies, & que le tour des ſiennes ne viendra que trop tôt. D'ailleurs, il eſt queſtion de le guérir d'un foible qui l'expoſe à la raillerie, & voilà proprement l'ouvrage d'une maîtreſſe. Nous pouvons corriger les défauts d'un amant. Mais, hélas! il faut ſupporter ceux d'un mari.

ANGELIQUE.

Que lui trouvez-vous après tout de ſi ridicule? Puiſqu'il eſt aimable, a-t-il ſi grand tort de s'aimer, & ne lui en donnons-nous pas l'exemple? Il cherche à plaire. Ah? ſi c'eſt un défaut; quelle vertu plus charmante un homme pourroit-il apporter dans la ſociété!

MARTON.

Sur-tout, dans la ſociété des femmes.

ANGELIQUE.

Enfin, Lucinde, ſi vous m'en croyez, nous ſupprimerons; & le portrait, & tout

cet air de raillerie qui peut auſſi bien paſſer pour une inſulte que pour une correction.

LUCINDE.

Oh ! non. Je ne perds pas ainſi les frais de mon induſtrie. Mais je veux bien courir ſeule les riſques du ſuccès, & rien ne vous oblige d'être complice dans une affaire dont vous pouvez n'être que témoin.

MARTON.

Belle diſtinction !

LUCINDE.

Je me réjouis de voir la contenance de Valére. De quelque maniére qu'il prenne la choſe, cela fera toujours une ſcène aſſez plaiſante.

MARTON.

J'entens. Le prétexte eſt de corriger Valére : mais le vrai motif eſt de rire à ſes dépens. Voilà le génie & le bonheur des femmes. Elles corrigent ſouvent les ridicules en ne ſongeant qu'à s'en amuſer.

ANGELIQUE.

Enfin, vous le voulez, mais je vous avertis que vous me répondrez de l'événement.

LUCINDE.

Soit.

ANGELIQUE.

Depuis que nous ſommes enſemble, vous m'avez fait cent piéces dont je vous dois la punition. Si cette affaire-cy me cauſe la moindre tracaſſerie avec Valére, prenez garde à vous.

LUCINDE.

Oui, oui.

ANGELIQUE.

Songez un peu à Léandre.

LUCINDE.

Ah! ma chére Angélique...

ANGELIQUE.

Oh, ſi vous me brouillez avec votre frére, je vous jure que vous épouſerez le mien. *bas.* Marton, vous m'avez promis le ſecret.

MARTON.

bas. Ne craignez rien.

LUCINDE.

Enfin, je...

MARTON.

J'entens la voix du Chevalier. Prenez au plûtôt votre parti, à moins que vous ne vouliez lui donner un cercle de filles à ſa toilette.

LUCINDE.

Il faut bien éviter qu'il nous apperçoive. *elle met le portrait sur la toïlette.* Voilà le piége tendu.

MARTON.

Je veux un peu guetter mon homme pour voir...

LUCINDE.

Paix. Sauvons-nous.

ANGELIQUE.

Que j'ai de mauvais presſentimens de tout ceci !

SCENE III.

VALERE, FRONTIN.

VALERE.

SAngaride, ce jour eſt un grand jour pour vous.

FRONTIN.

Sangaride ; c'eſt-à-dire, Angélique. Oui, c'eſt un grand jour que celui de la nôce, & qui même allonge diablement tous ceux qui le ſuivent.

VALERE.

Que je vais goûter de plaiſir à rendre Angélique heureuſe !

FRONTIN.

Auriez-vous envie de la rendre veuve ?

VALERE.

Mauvais plaiſant .... Tu ſais à quel point je l'aime. Dis-moi ; que connois-tu qui puiſſe manquer à ſa félicité ? Avec beaucoup d'amour, quelque peu d'eſprit, & une figure... comme tu vois ; on peut, je penſe, ſe tenir toujours aſſez sûr de plaire.

FRONTIN.

La choſe eſt indubitable, & vous en avez fait ſur vous-même la premiére expérience.

VALERE.

Ce que je plains en tout cela, c'eſt je ne ſais combien de petites perſonnes que mon mariage fera ſécher de regret, & qui vont ne ſavoir plus que faire de leur cœur.

FRONTIN.

Oh ! que ſi. Celles qui vous ont aimé, par exemple, s'occuperont à bien déteſter votre chére moitié. Les autres... Mais

où diable les prendre, ces autres-là ?

VALERE.

La matinée s'avance ; il eſt tems de m'habiller pour aller voir Angélique. Allons. *il ſe met à ſa toilette.* Comment me trouves-tu ce matin ? Je n'ai point de feu dans les yeux ; j'ai le teint battu ; il me ſemble que je ne ſuis point à l'ordinaire.

FRONTIN.

A l'ordinaire ! Non, vous êtes ſeulement à votre ordinaire.

VALERE.

C'eſt une fort méchante habitude que l'uſage du rouge ; à la fin je ne pourrai m'en paſſer & je ſerai du dernier mal ſans cela. Où eſt donc ma boëte à mouches ? Mais que vois-je là ? un portrait... Ah ! Frontin ; le charmant objet... où as-tu pris ce portrait ?

FRONTIN.

Moi ? Je veux être pendu ſi je ſais dequoi vous me parlez.

VALERE.

Quoi ! ce n'eſt pas toi qui as mis ce portrait ſur ma toilette ?

FRONTIN.

Non, que je meure.

VALERE.

Qui ſeroit-ce donc?

FRONTIN.

Ma foi, je n'en ſais rien. Ce ne peut être que le diable ou vous.

VALERE.

A d'autres. On t'a payé pour te taire... Sais-tu bien que la comparaiſon de cet objet nuit à Angélique?... Voilà d'honneur la plus jolie figure que j'aie vue de ma vie. Quels yeux, Frontin!... Je crois qu'ils reſſemblent aux miens.

FRONTIN.

C'eſt tout dire.

VALERE.

Je lui trouve beaucoup de mon air... Elle eſt, ma foi, charmante.... Ah! ſi l'eſprit ſoutient tout cela.... Mais ſon goût me répond de ſon eſprit. La friponne eſt connoiſſeuſe en mérite!

FRONTIN.

Que diable! Voyons donc toutes ces merveilles.

VALERE.

Tiens, tiens. Penſes-tu me duper avec

ton air niais ? Me crois-tu novice en aventures ?

FRONTIN.

Ne me trompé-je point ! C'eſt lui... c'eſt lui-même. Comme le voilà paré ! Que de fleurs ! que de pompons ! C'eſt ſans doute quelque tour de Lucinde ; Marton y ſera tout au moins de moitié. Ne troublons point leur badinage. Mes indiſcrétions précédentes m'ont coûté trop cher.

VALERE.

Hé bien ? Monſieur Frontin reconnoîtroit-il l'original de cette peinture ?

FRONTIN.

Pouh ! ſi je le connois ! Quelques centaines de coups de pied-au-cul, & autant de ſoufflets que j'ai eu l'honneur d'en recevoir en détail, ont bien cimenté la connoiſſance.

VALERE.

Une fille, des coups de pieds ! Cela eſt un peu gaillard.

FRONTIN.

Ce ſont de petites impatiences domeſtiques qui la prennent à propos de rien.

VALERE.

Comment ? l'aurois-tu ſervie?

FRONTIN.

Oui, Monſieur; & j'ai même l'honneur d'être toujours ſon très-humble ſerviteur.

VALERE.

Il ſeroit aſſez plaiſant qu'il y eût dans Paris une jolie femme qui ne fût pas de ma connoiſſance! ... Parle-moi ſincérement. L'original eſt-il auſſi aimable que le portrait?

FRONTIN.

Comment, aimable! ſavez-vous, Monſieur, que ſi quelqu'un pouvoit approcher de vos perfections, je ne trouverois qu'elle ſeule à vous comparer.

VALERE *conſidérant le portrait.*

Mon cœur n'y réſiſte pas ...: Frontin, dis moi le nom de cette belle.

FRONTIN *à part.*

Ah! ma foi, me voilà pris ſans verd.

VALERE.

Comment s'appelle-t-elle? Parle donc.

FRONTIN.

Elle s'appelle ... elle s'appelle ... elle ne s'appelle point. C'eſt une fille anonyme, comme tant d'autres.

VALERE.

Dans quels triſtes ſoupçons me jette ce coquin ! Se pourroit-il que des traits auſſi charmans ne fuſſent que ceux d'une griſette ?

FRONTIN.

Pourquoi non ? La beauté ſe plaît à parer des viſages qui ne tirent leur fierté que d'elle.

VALERE.

Quoi, c'eſt . . .

FRONTIN.

Une petite perſonne bien coquette, bien minaudiére, bien vaine ſans grand ſujet de l'être : en un mot, un vrai petit-maître fémelle.

VALERE.

Voilà comment ces faquins de valets parlent des gens qu'ils ont ſervis. Il faut voir cependant. Dis-moi où elle demeure ?

FRONTIN.

Bon, demeurer ? Eſt-ce que cela demeure jamais ?

VALERE.

Si tu m'impatientes . . . Où loge-t-elle, maraut ?

FRONTIN.

Ma foi, Monſieur, à ne vous point mentir, vous le ſavez tout auſſi bien que moi.

VALERE.

Comment?

FRONTIN.

Je vous jure que je ne connois pas mieux que vous l'original de ce portrait.

VALERE.

Ce n'eſt pas toi qui l'as placé là?

FRONTIN.

Non; la peſte m'étouffe.

VALERE.

Ces idées que tu m'en as données...

FRONTIN.

Ne voyez-vous pas que vous me les fourniſſez vous-même? Eſt-ce qu'il y a quelqu'un dans le monde auſſi ridicule que cela?

VALERE.

Quoi! je ne pourrai découvrir d'où vient ce portrait? Le myſtére & la difficulté irritent mon empreſſement. Car, je te l'avoue, j'en ſuis très-réellement épris.

FRONTIN.

FRONTIN *à part.*

La choſe eſt impayable! Le voilà amoureux de lui-même.

VALERE.

Cependant, Angélique, la charmante Angélique... En vérité, je ne comprens rien à mon cœur, & je veux voir cette nouvelle maîtreſſe avant que de rien déterminer ſur mon mariage.

FRONTIN.

Comment, Monſieur? Vous ne... Ah! vous vous moquez.

VALERE.

Non, je te dis très-ſérieuſement que je ne ſaurois offrir ma main à Angélique, tant que l'incertitude de mes ſentimens ſera un obſtacle à notre bonheur mutuel. Je ne puis l'épouſer aujourd'hui; c'eſt un point réſolu.

FRONTIN.

Oui, chez vous. Mais Monſieur votre pére qui a fait auſſi ſes petites réſolutions à part, eſt l'homme du monde le moins propre à céder aux vôtres; vous ſavez que ſon foible n'eſt pas la complaiſance.

VALERE.

Il faut la trouver à quelque prix que

ce ſoit. Allons, Frontin, courons, cherchons par-tout.

FRONTIN.

Allons, courons, volons; faiſons l'inventaire & le ſignalement de toutes les jolies filles de Paris. Peſte, le bon petit livre que nous aurions-là! Livre rare, dont la lecture n'endormiroit pas!

VALERE.

Hâtons-nous. Viens achever de m'habiller.

FRONTIN.

Attendez, voici tout-à-propos Monſieur votre pére. Propoſons lui d'être de la partie.

VALERE.

Tais-toi, bourreau. Le malheureux contretems!

SCENE IV.

LISIMON, VALERE, FRONTIN.

LISIMON, *qui doit toujours avoir le ton brusque.*

HEben, mon fils?

VALERE.

Frontin, un siége à Monsieur.

LISIMON.

Je veux rester debout. Je n'ai que deux mots à te dire.

VALERE.

Je ne saurois, Monsieur, vous écouter que vous ne soyez assis.

LISIMON.

Que diable! il ne me plaît pas, moi. Vous verrez que l'impertinent fera des complimens avec son pére.

VALERE.

Le respect...

LISIMON.

Oh! le respect consiste à m'obéir & à

ne me point gêner. Mais, qu'eſt-ce? encore en deshabillé? un jour de noces? Voilà qui eſt joli! Angélique n'a donc point encore reçu ta viſite?

VALERE.

J'achevois de me coëffer, & j'allois m'habiller pour me préſenter décemment devant elle.

LISIMON.

Faut-il tant d'appareil pour nouer des cheveux & mettre un habit. Parbleu, dans ma jeuneſſe, nous uſions mieux du tems, & ſans perdre les trois quarts de la journée à faire la roue devant un miroir, nous ſavions à plus juſte titre avancer nos affaires auprès des belles.

VALERE.

Il ſemble, cependant, que quand on veut être aimé, on ne ſauroit prendre trop de ſoin pour ſe rendre aimable, & qu'une parure ſi négligée ne devoit pas annoncer des amans bien occupés du ſoin de plaire.

LISIMON.

Pure ſotiſe. Un peu de négligence ſied quelquefois bien quand on aime. Les femmes nous tenoient plus de compte

de nos empreſſemens que du tems que nous aurions perdu à notre toilette, & ſans affecter tant de délicateſſe dans la parure, nous en avions davantage dans le cœur. Mais laiſſons cela. J'avois penſé à différer ton mariage juſqu'à l'arrivée de Léandre, afin qu'il eût le plaiſir d'y aſſiſter, & que j'euſſe, moi, celui de faire tes nôces & celles de ta ſœur en un même jour.

VALERE *bas.*

Frontin, quel bonheur!

FRONTIN.

Oui, un mariage reculé; c'eſt toujours autant de gagné ſur le repentir.

LISIMON.

Qu'en dis-tu, Valére? Il ſemble qu'il ne ſeroit pas ſéant de marier la ſœur ſans attendre le frére; puiſqu'il eſt en chemin.

VALERE.

Je dis, mon pére, qu'on ne peut rien de mieux penſé.

LISIMON.

Ce délai ne te feroit donc pas de peine?

VALERE.

L'empreſſement de vous obéir ſurmontera toujours toutes mes répugnances.

LISIMON.

C'étoit pourtant dans la crainte de te mécontenter que je ne te l'avois pas propoſé.

VALERE.

Votre volonté n'eſt pas moins la régle de mes déſirs que celle de mes actions. *bas.* Frontin, quel bonhomme de pére!

LISIMON.

Je ſuis charmé de te trouver ſi docile, tu en auras le mérite à bon marché; car, par une lettre que je reçois à l'inſtant, Léandre m'apprend qu'il arrive aujourd'hui.

VALERE.

Hébien, mon pére?

LISIMON.

Hébien, mon fils; par ce moyen rien ne ſera dérangé.

VALERE.

Comment, vous voudriez le marier en arrivant?

FRONTIN.

Marier un homme tout botté!

LISIMON.

Non pas cela ; puiſque, d'ailleurs ; Lucinde & lui ne s'étant jamais vus, il faut bien leur laiſſer le loiſir de faire connoiſſance : mais il aſſiſtera au mariage de ſa ſœur, & je n'aurai pas la dureté de faire languir un fils auſſi complaiſant.

VALERE.

Monſieur...

LISIMON.

Ne crains rien ; je connois & j'approuve trop ton empreſſement pour te jouer un auſſi mauvais tour.

VALERE.

Mon pére...

LISIMON.

Laiſſons cela, te dis-je, je devine tout ce que tu pourrois me dire.

VALERE.

Mais, mon pére... j'ai fait... des réflexions...

LISIMON.

Des réflexions, toi ? Je n'aurois pas deviné celui-là. Sur quoi donc, s'il vous plaît, roulent vos méditations ſublimes ?

VALERE.

Sur les inconvéniens du mariage.

FRONTIN.

Voilà un texte qui fournit.

LISIMON.

Un ſot peut réfléchir quelquefois ; mais ce n'eſt jamais qu'après la ſotiſe. Je reconnois-là mon fils.

VALERE.

Comment, après la ſotiſe ? Mais je ne ſuis pas encore marié.

LISIMON.

Apprenez, monſieur le philoſophe, qu'il n'y a nulle différence de ma volonté à l'acte. Vous pouviez moraliſer quand je vous propoſai la choſe, & que vous en étiez vous-même ſi empreſſé. J'aurois de bon cœur écouté vos raiſons. Car, vous ſavez ſi je ſuis complaiſant.

FRONTIN.

Oh ! oui Monſieur, nous ſommes là-deſſus en état de vous rendre juſtice.

LISIMON.

Mais aujourd'hui que tout eſt arrêté, vous pouvez ſpéculer à votre aiſe, ce ſera, s'il vous plaît, ſans préjudice de la nôce.

VALERE.

La contrainte redouble ma répugnance. Songez, je vous ſupplie, à l'importance de l'affaire. Daignez m'accorder quelques jours . . .

LISIMON.

Adieu, mon fils; tu ſeras marié ce ſoir, ou . . . . tu m'entends. Comme j'étois la dupe de la fauſſe déférence du pendard!

SCENE V.

VALERE, FRONTIN.

VALERE.

CIel! dans quelle peine me jette ſon inflexibilité!

FRONTIN.

Oui; marié ou deshérité! épouſer une femme ou la pauvreté! on balanceroit à moins.

VALERE.

Moi, balancer! Non; mon choix étoit encore incertain, l'opiniâtreté de mon pére l'a déterminé.

FRONTIN.

En faveur d'Angélique ?

VALERE.

Tout au contraire.

FRONTIN.

Je vous félicite, Monſieur, d'une réſolution auſſi héroïque. Vous allez mourir de faim en digne martyr de la liberté. Mais s'il étoit queſtion d'épouſer le portrait ? hem ! le mariage ne vous paroîtroit plus ſi affreux ?

VALERE.

Non ; mais ſi mon pére prétendoit m'y forcer, je crois que j'y réſiſterois avec la même fermeté, & je ſens que mon cœur me ramèneroit vers Angélique ſitôt qu'on m'en voudroit éloigner.

FRONTIN.

Quelle docilité ! Si vous n'héritez pas des biens de Monſieur votre pére, vous hériterez au moins de ſes vertus. *regardant le portrait.* Ah !

VALERE.

Qu'as-tu ?

FRONTIN.

Depuis notre diſgrace, ce portrait me ſemble avoir pris une phyſionomie famélique, un certain air alongé.

VALERE.

C'eſt trop perdre de tems à des impertinences. Nous devrions déja avoir couru la moitié de Paris. *il ſort.*

FRONTIN.

Au train dont vous allez, vous courrez bientôt les champs. Attendons, cependant, le dénouement de tout ceci; & pour feindre de mon côté une recherche imaginaire, allons-nous cacher dans un cabaret.

SCENE VI.

ANGELIQUE, MARTON.

MARTON.

AH! ah, ah, ah! la plaiſante ſcène! qui l'eût jamais prévue? Que vous avez perdu, Mademoiſelle, à n'être point ici cachée avec moi quand il s'eſt ſi bien épris de ſes propres charmes!

ANGELIQUE.

Il s'eſt vu par mes yeux.

MARTON.

Quoi! vous auriez la foibleſſe de conſerver des ſentimens pour un homme capable d'un pareil travers?

ANGELIQUE.

Il te paroît donc bien coupable! Qu'a-t-on, cependant, à lui reprocher que le vice univerſel de ſon âge? Ne crois pas pourtant qu'inſenſible à l'outrage du Chevalier, je ſouffre qu'il me préfére ainſi le premier viſage qui le frappe agréablement. J'ai trop d'amour pour n'avoir pas de la délicateſſe, & Valére me ſacrifiera ſes folies dès ce jour, ou je ſacrifierai mon amour à ma raiſon.

MARTON.

Je crains bien que l'un ne ſoit auſſi difficile que l'autre.

ANGELIQUE.

Voici Lucinde. Mon frére doit arriver aujourd'hui. Prends bien garde qu'elle ne le ſoupçonne point d'être ſon inconnu juſqu'à ce qu'il en ſoit tems.

SCENE VII.

LUCINDE, ANGELIQUE, MARTON.

MARTON.

JE gage, Mademoiſelle, que vous ne devineriez jamais quel a été l'effet du portrait? vous en rirez ſurement.

LUCINDE.

Eh! Marton; laiſſons-là le portrait; j'ai bien d'autres choſes en tête. Ma chére Angélique, je ſuis déſolée, je ſuis mourante. Voici l'inſtant où j'ai beſoin de tout votre ſecours. Mon pére vient de m'annoncer l'arrivée de Léandre. Il veut que je me diſpoſe à le recevoir aujourd'hui & à lui donner la main dans huit jours.

ANGELIQUE.

Que trouvez-vous donc là de ſi terrible?

MARTON.

Comment, terrible! Vouloir marier une belle perſonne de dix-huit ans avec

un homme de vingt-deux, riche & bien-fait ! En vérité, cela fait peur, & il n'y a point de fille en âge de raiſon à qui l'idée d'un tel mariage ne donnât la fiévre.

LUCINDE.

Je ne veux rien vous cacher ; j'ai reçu en même tems une lettre de Cléonte ; il ſera inceſſamment à Paris ; il va faire agir auprès de mon pére ; il me conjure de différer mon mariage : enfin, il m'aime toujours. Ah ! ma chére, ſerez-vous inſenſible aux allarmes de mon cœur & cette amitié que vous m'avez jurée. . . .

ANGELIQUE.

Plus cette amitié m'eſt chére, & plus je dois ſouhaiter d'en voir reſſerrer les nœuds par votre mariage avec mon frére. Cependant, Lucinde votre repos eſt le premier de mes déſirs, & mes vœux ſont encore plus conformes aux vôtres que vous ne penſez.

LUCINDE.

Daignez donc vous rappeller vos promeſſes. Faites bien comprendre à Léandre que mon cœur ne ſauroit être à lui ; que . . .

MARTON.

Mon Dieu ! ne jurons de rien. Les hommes ont tant de reſſources & les femmes tant d'inconſtance, que ſi Léandre ſe mettoit bien dans la tête de vous plaire, je parie qu'il en viendroit à bout malgré vous.

LUCINDE.

Marton !

MARTON.

Je ne lui donne pas deux jours pour ſupplanter votre inconnu ſans vous en laiſſer même le moindre regret.

LUCINDE.

Allons, continuez . . . Chére Angelique, je compte ſur vos ſoins ; & dans le trouble qui m'agite, je cours tout tenter auprès de mon pére pour différer, s'il eſt poſſible, un hymen que la préoccupation de mon cœur me fait enviſager avec effroi *elle ſort.*

ANGELIQUE.

Je devrois l'arrêter. Mais Liſimon n'eſt pas homme à céder aux ſollicitations de ſa fille, & toutes ſes priéres ne feront qu'affermir ce mariage qu'elle-même ſouhaite d'autant plus qu'elle paroît le

craindre. Si je me plais à jouir pendant quelques inſtans de ſes inquiétudes, c'eſt pour lui en rendre l'événement plus doux. Quelle autre vengeance pourroit être autoriſée par l'amitié?

MARTON.

Je vais la ſuivre; & ſans trahir notre ſecret l'empêcher, s'il ſe peut, de faire quelque folie.

SCENE VIII.

ANGELIQUE.

INſenſée que je ſuis! mon eſprit s'occupe à des badineries pendant que j'ai tant d'affaires avec mon cœur. Hélas! peut-être qu'en ce moment Valére confirme ſon infidélité. Peut-être qu'inſtruit de tout & honteux de s'être laiſſé ſurprendre, il offre par dépit ſon cœur à quelqu'autre objet. Car voilà les hommes: ils ne ſe vengent jamais avec plus d'emportement que quand ils ont le plus de tort. Mais le voici, bien occupé de ſon portrait.

SCENE

SCENE IX.

ANGELIQUE, VALERE.

VALERE *sans voir Angélique.*

JE cours sans savoir où je dois chercher cet objet charmant. L'amour ne guidera-t-il point mes pas?

ANGELIQUE *à part.*

Ingrat! il ne les conduit que trop bien.

VALERE.

Ainsi l'amour a toujours ses peines. Il faut que je les éprouve à chercher la beauté que j'aime, ne pouvant en trouver à me faire aimer.

ANGELIQUE *à part.*

Quelle impertinence! Hélas! comment peut-on être si fat & si aimable tout à la fois?

VALERE.

Il faut attendre Frontin; il aura peut-être mieux réussi. En tout cas, Angélique m'adore...

ANGELIQUE *à part.*

Ah, traître ! tu connois trop mon foible.

VALERE.

Après tout, je ſens toujours que je ne perdrai rien auprès d'elle : le cœur, les appas, tout s'y trouve.

ANGELIQUE *à part.*

Il me fera l'honneur de m'agréer pour ſon pis aller.

VALERE.

Que j'éprouve de biſarrerie dans mes ſentimens ! Je renonce à la poſſeſſion d'un objet charmant & auquel, dans le fond, mon penchant me raméne encore. Je m'expoſe à la diſgrace de mon pére pour m'entêter d'une belle, peut-être indigne de mes ſoupirs, peut-être imaginaire, ſur la ſeule foi d'un portrait tombé des nues & flatté à coup sûr. Quel caprice ! quelle folie ! Mais quoi : la folie & les caprices ne ſont-ils pas le relief d'un homme aimable ? *regardant le portrait.* Que de graces ! . . . Quels traits ! . . . Que cela eſt enchanté ! . . . Que cela eſt divin ! Ah ! qu'Angélique ne ſe flatte pas de ſoutenir la comparaiſon avec tant de charmes.

ANGELIQUE *saisissant le portrait.*

Je n'ai garde assurément. Mais qu'il me soit permis de partager votre admiration. La connoissance des charmes de cette heureuse rivale adoucira du moins la honte de ma défaite.

VALERE.

O ciel !

ANGELIQUE.

Qu'avez-vous donc ? vous paroissez tout interdit. Je n'aurois jamais cru qu'un petit-maître fût si aisé à décontenancer.

VALERE.

Ah ! cruelle, vous connoissez tout l'ascendant que vous avez sur moi, & vous m'outragez sans que je puisse répondre.

ANGELIQUE.

C'est fort mal fait, en vérité; & régulièrement vous devriez me dire des injures. Allez, Chevalier, j'ai pitié de votre embarras. Voilà votre portrait; & je suis d'autant moins fâchée que vous en aimiez l'original, que vos sentimens sont sur ce point tout-à-fait d'accord avec les miens.

VALERE.

Quoi ! vous connoissez la personne...

ANGELIQUE.

Non ſeulement je la connois, mais je puis vous dire qu'elle eſt ce que j'ai de plus cher au monde.

VALERE.

Vraiment, voici du nouveau, & le langage eſt un peu ſingulier dans la bouche d'une rivale.

ANGELIQUE.

Je ne ſais! mais il eſt ſincére. *à part.* S'il ſe pique, je triomphe.

VALERE.

Elle a donc bien du mérite?

ANGELIQUE.

Il ne tient qu'à elle d'en avoir infiniment.

VALERE.

Point de défaut, ſans doute.

ANGELIQUE.

Oh! beaucoup. C'eſt une petite perſonne biſarre, capricieuſe, éventée, étourdie, volage, & ſur-tout d'une vanité inſupportable. Mais quoi! elle eſt aimable avec tout cela, & je prédis d'avance que vous l'aimerez juſqu'au tombeau.

VALERE.

Vous y conſentez donc?

ANGELIQUE.

Oui.

VALERE.

Cela ne vous fâchera point?

ANGELIQUE.

Non.

VALERE *à part.*

Son indifférence me déſeſpére. *haut.* Oſerai-je me flatter qu'en ma faveur vous voudrez bien reſſerrer encore votre union avec elle?

ANGELIQUE.

C'eſt tout ce que je demande.

VALERE *outré.*

Vous dites tout cela avec une tranquillité qui me charme.

ANGELIQUE.

Comment donc? vous vous plaigniez tout à l'heure de mon enjouement, & à préſent vous vous fâchez de mon ſang-froid. Je ne ſais plus quel ton prendre avec vous.

VALERE.

bas. Je créve de dépit. *haut.* Mademoiſelle m'accordera-t-elle la faveur de me faire faire connoiſſance avec elle?

ANGELIQUE.

Voilà, par exemple, un genre de ſervice que je ſuis bien ſûre que vous n'attendez pas de moi : mais je veux paſſer votre eſpérance, & je vous le promets encore.

VALERE.

Ce ſera bientôt, au moins?

ANGELIQUE.

Peut-être dès aujourd'hui.

VALERE.

Je n'y puis plus tenir. *il veut s'en aller.*

ANGELIQUE *à part.*

Je commence à bien augurer de tout ceci ; il a trop de dépit pour n'avoir plus d'amour. *haut.* Où allez-vous, Valére?

VALERE.

Je vois que ma préſence vous gêne, & je vais vous céder la place.

ANGELIQUE.

Ah! point. Je vais me retirer moi-même : il n'eſt pas juſte que je vous chaſſe de chez vous.

VALERE.

Allez, allez ; ſouvenez-vous que qui n'aime rien ne mérite pas d'être aimée.

ANGELIQUE.

Il vaut encore mieux n'aimer rien que d'être amoureux de soi-même.

SCENE X.

VALERE.

AMoureux de soi-même ! Est-ce un crime de sentir un peu ce qu'on vaut ? Je suis cependant bien piqué. Est-il possible qu'on perde un amant tel que moi sans douleur ? On diroit qu'elle me regarde comme un homme ordinaire. Hélas ! je me déguise en vain le trouble de mon cœur, & je tremble de l'aimer encore après son inconstance. Mais non ; tout mon cœur n'est qu'à ce charmant objet. Courons tenter de nouvelles recherches, & joignons au soin de faire mon bonheur, celui d'exciter la jalousie d'Angélique. Mais voici Frontin.

SCENE XI.

VALERE, FRONTIN *ivre*.

FRONTIN.

QUe diable! je ne ſais pourquoi je ne puis me tenir; j'ai pourtant fait de mon mieux pour prendre des forces.

VALERE.

Eh bien, Frontin, as-tu trouvé...

FRONTIN.

Oh! oui, Monſieur.

VALERE.

Ah! ciel! ſeroit-il poſſible?

FRONTIN.

Auſſi j'ai bien eu de la peine.

VALERE.

Hâte-toi donc de me dire...

FRONTIN.

Il m'a fallu courir tous les cabarets du quartier.

VALERE.

Des cabarets!

FRONTIN.

Mais j'ai réuſſi au-delà de mes eſpérances.

VALERE.

Conte-moi donc . . .

FRONTIN.

C'étoit un feu . . . une mouſſe . . .

VALERE.

Que diable barbouille cet animal ?

FRONTIN.

Attendez que je reprenne la choſe par ordre.

VALERE.

Tais-toi, ivrogne, faquin ; ou réponds-moi ſur les ordres que je t'ai donnés au ſujet de l'original du portrait.

FRONTIN.

Ah ! oui, l'original. Juſtement. Réjouiſſez-vous, réjouiſſez-vous, vous dis-je.

VALERE.

Hébien ?

FRONTIN

Il n'eſt déja ni à la Croix-blanche, ni au Lyon d'or, ni à la pomme de pin, ni...

VALERE.

Bourreau, finiras-tu ?

FRONTIN.

Patience. Puiſqu'il n'eſt pas-là, il faut qu'il ſoit ailleurs; &... oh, je le trouverai, je le trouverai...

VALERE.

Il me prend des démangeaiſons de l'aſſommer; ſortons.

SCENE XII.

FRONTIN.

ME voilà, en effet, aſſez joli garçon... Ce plancher eſt diablement raboteux. Où en étois-je? Ma foi, je n'y ſuis plus. Ah! ſi fait...

SCENE XIII.

LUCINDE, FRONTIN.

FRontin, où eſt ton maître?

FRONTIN.

Mais, je crois qu'il ſe cherche actuellement.

LUCINDE.

Comment, il ſe cherche?

FRONTIN.

Oui, il ſe cherche pour s'épouſer.

LUCINDE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ce galimathias?

FRONTIN.

Ce galimathias! vous n'y comprenez donc rien?

LUCINDE.

Non, en vérité.

FRONTIN.

Ma foi, ni moi non plus: je vais pourtant vous l'expliquer, ſi vous voulez.

LUCINDE.

Comment m'expliquer ce que tu ne comprends pas?

FRONTIN.

Oh! dame, j'ai fait mes études, moi.

LUCINDE.

Il eſt ivre, je crois. Eh! Frontin, je t'en prie, rappelle un peu ton bon ſens; tâche de te faire entendre.

FRONTIN.

Pardi rien n'eſt plus aiſé. Tenez. C'eſt un portrait... métamor..., non, méta-

phor . . . oui, métaphorisé. C'est mon maître, c'est une fille . . . vous avez fait un certain mélange . . . Car j'ai deviné tout ça, moi. Hé bien, peut-on parler plus clairement ?

LUCINDE.

Non, cela n'est pas possible.

FRONTIN.

Il n'y a que mon maître qui n'y comprenne rien. Car il est devenu amoureux de sa ressemblance.

LUCINDE.

Quoi ! sans se reconnoître ?

FRONTIN.

Oui, & c'est bien ce qu'il y a d'extraordinaire.

LUCINDE.

Ah ! je comprends tout le reste. Et qui pouvoit prévoir cela ? Cours vîte, mon pauvre Frontin, vole chercher ton maître & dis-lui que j'ai les choses les plus pressantes à lui communiquer. Prends garde, sur-tout, de ne lui point parler de tes devinations. Tiens, voilà pour . . .

FRONTIN.

Pour boire, n'est-ce pas ?

LUCINDE.

Oh non, tu n'en as pas de beſoin.

FRONTIN.

Ce ſera par précaution.

SCENE XIV.

LUCINDE.

NE balançons pas un inſtant, avouons tout; & quoi qu'il m'en puiſſe arriver, ne ſouffrons pas qu'un frére ſi cher ſe donne un ridicule par les moyens mêmes que j'avois employés pour l'en guérir. Que je ſuis malheureuſe! J'ai déſobligé mon frére; mon pére irrité de ma réſiſtance n'en eſt que plus abſolu; mon amant abſent n'eſt point en état de me ſecourir; je crains les trahiſons d'une amie, & les précautions d'un homme que je ne puis ſouffrir: car je le hais ſurement, & je ſens que je préférerois la mort à Léandre.

SCENE XV.

ANGELIQUE, LUCINDE, MARTON.

ANGELIQUE.

CONſolez-vous, Lucinde, Léandre ne veut pas vous faire mourir. Je vous avoue, cependant, qu'il a voulu vous voir ſans que vous le ſuſſiez.

LUCINDE.

Hélas, tant-pis.

ANGELIQUE.

Mais ſavez-vousbien que voilà un tant-pis qui n'eſt pas trop modeſte?

MARTON.

C'eſt une petite veine du ſang fraternel.

LUCINDE.

Mon Dieu, que vous êtes méchantes! Après cela, qu'a-t-il dit?

ANGELIQUE.

Il m'a dit qu'il ſeroit au déſeſpoir de vous obtenir contre votre gré.

MARTON.

Il a même ajouté que votre réſiſtance lui faiſoit plaiſir en quelque maniére. Mais il a dit cela d'un certain air . . . . Savez-vous qu'à bien juger de vos ſentimens pour lui, je gagerois qu'il n'eſt guéres en reſte avec vous. Haïſſez-le toujours de même, il ne vous rendra pas mal le change.

LUCINDE.

Voilà une façon de m'obéir qui n'eſt pas trop polie.

MARTON.

Pour être poli avec nous autres femmes, il ne faut pas toujours être ſi obéiſſant.

ANGELIQUE.

La ſeule condition qu'il a miſe à ſa renonciation eſt que vous recevrez ſa viſite d'adieu.

LUCINDE.

Oh, pour cela non ; je l'en quitte.

ANGELIQUE

Ah ! vous ne ſauriez lui refuſer cela. C'eſt d'ailleurs un engagement que j'ai pris avec lui. Je vous avertis même confidemment qu'il compte beaucoup ſur le

ſuccès de cette entrevue, & qu'il oſe eſpérer qu'après avoir paru à vos yeux vous ne réſiſterez plus à cette alliance.

LUCINDE.

Il a donc bien de la vanité.

MARTON.

Il ſe flatte de vous apprivoiſer.

ANGELIQUE.

Et ce n'eſt que ſur cet eſpoir qu'il a conſenti au traité que je lui ai propoſé.

MARTON.

Je vous réponds qu'il n'accepte le marché que parce qu'il eſt bien sûr que vous ne le prendrez pas au mot.

LUCINDE.

Il faut être d'une fatuité bien inſupportable. Hébien, il n'a qu'à paroître: je ſerai curieuſe de voir comment il s'y prendra pour étaler ſes charmes; & je vous donne ma parole qu'il ſera reçu d'un air... faites-le venir. Il a beſoin d'une leçon; comptez qu'il la recevra... inſtructive.

ANGELIQUE.

Voyez-vous, ma chére Lucinde, on ne tient pas tout ce qu'on ſe propoſe; je gage que vous vous radoucirez.

MARTON.

MARTON.

Les hommes ſont furieuſement adroits ; vous verrez qu'on vous appaiſera.

LISIMON.

Soyez en repos là-deſſus.

ANGELIQUE.

Prenez-y garde, au moins ; vous ne direz pas qu'on ne vous a point avertie.

MARTON.

Ce ne ſera pas notre faute ſi vous vous laiſſez ſurprendre.

LUCINDE.

En vérité, je crois que vous voulez me faire devenir folle.

ANGELIQUE

bas à Marton. La voilà au point. *haut.* Puiſque vous le voulez donc, Marton va vous l'amener.

LUCINDE.

Comment ?

MARTON.

Nous l'avons laiſſé dans l'antichambre, il va être ici à l'inſtant.

LUCINDE.

O cher Cléonte ! que ne peux-tu voir la maniére dont je reçois tes rivaux.

SCENE XVI.

ANGELIQUE, LUCINDE, MARTON, LEANDRE.

ANGELIQUE.

APprochez, Léandre, venez apprendre à Lucinde à mieux connoître son propre cœur; elle croit vous haïr, & va faire tous ses efforts pour vous mal recevoir : mais je vous réponds, moi, que toutes ces marques apparentes de haine sont en effet autant de preuves réelles de son amour pour vous.

LUCINDE *toujours sans regarder Léandre.*

Sur ce pied-là, il doit s'estimer bien favorisé, je vous assure; le mauvais petit esprit!

ANGELIQUE.

Allons, Lucinde, faut-il que la colére vous empêche de regarder les gens?

LEANDRE.

Si mon amour excite votre haine, con-

noiſſez combien je ſuis criminel. *il ſe jette aux genoux de Lucinde.*

LUCINDE.

Ah! Cléonte! Ah! méchante Angélique!

LEANDRE.

Léandre vous a trop déplu pour que j'oſe me prévaloir ſous ce nom des graces que j'ai reçues ſous celui de Cléonte. Mais ſi le motif de mon déguiſement en peut juſtifier l'effet, vous le pardonnerez à la délicateſſe d'un cœur dont le foible eſt de vouloir être aimé pour lui-même.

LUCINDE.

Levez-vous, Léandre; un excès de délicateſſe n'offenſe que les cœurs qui en manquent, & le mien eſt auſſi content de l'épreuve que le vôtre doit l'être du ſuccès. Mais vous, Angélique! ma chére Angélique a eu la cruauté de ſe faire un amuſement de mes peines?

ANGELIQUE.

Vraiment, il vous ſieroit bien de vous plaindre! Hélas! vous êtes heureux l'un & l'autre, tandis que je ſuis en proie aux allarmes.

LEANDRE.

Quoi! ma chére sœur, vous avez songé à mon bonheur, pendant même que vous aviez des inquiétudes sur le vôtre? Ah! c'est une bonté que je n'oublierai jamais. *il lui baise la main.*

SCENE XVII.

LEANDRE, VALERE, ANGELIQUE, LUCINDE, MARTON.

VALERE.

QUe ma présence ne vous gêne point. Comment, Mademoiselle? je ne connoissois pas toutes vos conquêtes ni l'heureux objet de votre préférence, & j'aurai soin de me souvenir par humilité qu'après avoir soupiré le plus constamment, Valére a été le plus maltraité.

ANGELIQUE.

Ce seroit mieux fait que vous ne pensez, & vous auriez besoin en effet de quelques leçons de modestie.

VALERE.

Quoi ! vous oſez joindre la raillerie à l'outrage, & vous avez le front de vous applaudir quand vous devriez mourir de honte ?

ANGELIQUE.

Ah ! vous vous fâchez ; je vous laiſſe ; je n'aime pas les injures.

VALERE.

Non, vous demeurerez ; il faut que je jouiſſe de toute votre honte.

ANGELIQUE.

Hébien, jouiſſez.

VALERE.

Car, j'eſpére que vous n'aurez pas la hardieſſe de tenter votre juſtification.

ANGELIQUE.

N'ayez pas peur.

VALERE.

Et que vous ne vous flattez pas que je conſerve encore les moindres ſentimens en votre faveur.

ANGELIQUE.

Mon opinion là-deſſus ne changera rien à la choſe.

VALERE.

Je vous déclare que je ne veux plus

avoir pour vous que de la haine.

ANGELIQUE.

C'eſt fort bien fait.

VALERE *tirant le portrait.*

Et voici déſormais l'unique objet de tout mon amour.

ANGELIQUE.

Vous avez raiſon. Et moi je vous déclare que j'ai pour Monſieur, *montrant ſon frére*, un attachement qui n'eſt de guéres inférieur au vôtre pour l'original de ce portrait.

VALERE.

L'ingrate! Hélas, il ne me reſte plus qu'à mourir!

ANGELIQUE.

Valére, écoutez. J'ai pitié de l'état où je vous vois. Vous devez convenir que vous êtes le plus injuſte des hommes, de vous emporter ſur une apparence d'infidélité dont vous m'avez vous-même donné l'exemple; mais ma bonté veut bien encore aujourd'hui paſſer par-deſſus vos travers.

VALERE.

Vous verrez qu'on me fera la grace de me pardonner!

ANGELIQUE.

En vérité, vous ne le méritez guéres. Je vais cependant vous apprendre à quel prix je puis m'y réſoudre. Vous m'avez ci-devant témoigné des ſentimens que j'ai payés d'un retour trop tendre pour un ingrat. Malgré cela, vous m'avez indignement outragée par un amour extravagant conçu ſur un ſimple portrait avec toute la légéreté, & j'oſe dire, toute l'étourderie de votre âge & de votre caractère. il n'eſt pas tems d'examiner ſi j'ai dû vous imiter, & ce n'eſt pas à vous qui êtes coupable qu'il conviendroit de blâmer ma conduite.

VALERE.

Ce n'eſt pas à moi, grands dieux ! Mais voyons où tendent ces beaux diſcours.

ANGELIQUE

Le voici. Je vous ai dit que je connoiſſois l'objet de votre nouvel amour, & cela eſt vrai. J'ai ajouté que je l'aimois tendrement, & cela n'eſt encore que trop vrai. En vous avouant ſon mérite, je ne vous ai point déguiſé ſes défauts. J'ai fait plus, je vous ai promis de vous le faire connoître, & je vous engage à préſent ma

parole de le faire dès aujourd'hui, dès cette heure même : car je vous avertis qu'il eſt plus près de vous que vous ne penſez.

VALERE.

Qu'entens-je ? quoi, la...

ANGELIQUE.

Ne m'interrompez point, je vous prie. Enfin, la vérité me force encore à vous répéter que cette perſonne vous aime avec ardeur, & je puis vous répondre de ſon attachement comme du mien propre. C'eſt à vous maintenant de choiſir entre elle & moi, celle à qui vous deſtinez toute votre tendreſſe : choiſiſſez, Chevalier ; mais choiſiſſez dès cet inſtant & ſans retour.

MARTON.

Le voilà, ma foi, bien embarraſſé. L'alternative eſt plaiſante. Croyez-moi, Monſieur, choiſiſſez le portrait ; c'eſt le moyen d'être à l'abri des rivaux.

LUCINDE.

Ah ! Valére, faut-il balancer ſi long-tems pour ſuivre les impreſſions du cœur ?

VALERE *aux pieds d'Angélique & jettant le portrait.*

C'en eſt fait ; vous avez vaincu, belle

Angélique, & je ſens combien les ſentimens qui naiſſent du caprice ſont inférieurs à ceux que vous inſpirez. (*Marton ramaſſe le portrait.*) Mais, hélas ! quand tout mon cœur revient à vous, puis-je me flatter qu'il me ramenera le vôtre ?

ANGÉLIQUE.

Vous pourrez juger de ma reconnoiſſance par le ſacrifice que vous venez de me faire. Levez-vous, Valére, & conſidérez bien ces traits.

LEANDRE *regardant auſſi.*

Attendez donc ! Mais je crois reconnoître cet objet-là... c'eſt... oui, ma foi, c'eſt lui...

VALERE.

Qui, lui ? Dites donc, elle. C'eſt une femme à qui je renonce comme à toutes les femmes de l'univers, ſur qui Angélique l'emportera toujours.

ANGELIQUE.

Oui, Valére ; c'étoit une femme juſqu'ici : mais j'eſpére que ce ſera déſormais un homme, ſupérieur a ces petites foibleſſes qui dégradoient ſon ſexe & ſon caractére.

VALERE.

Dans quelle étrange surprise vous me jettez !

ANGELIQUE.

Vous devriez d'autant moins méconnoître cet objet que vous avez eu avec lui le commerce le plus intime, & qu'assurément on ne vous accusera pas de l'avoir négligé. Otez à cette tête cette parure étrange que votre sœur y a fait ajoûter . . .

VALERE.

Ah ! que vois-je ?

MARTON.

La chose n'est-elle pas claire ? vous voyez le portrait & voilà l'original.

VALERE.

O ciel ! & je ne meurs pas de honte !

MARTON.

Eh, Monsieur, vous êtes peut-être le seul de votre ordre qui la connoissez.

ANGELIQUE.

Ingrat ! avois-je tort de vous dire que j'aimois l'original de ce portrait ?

VALERE.

Et moi je ne veux plus l'aimer que parce qu'il vous adore.

ANGELIQUE.

Vous voulez bien que pour affermir notre réconciliation je vous présente Léandre mon frére.

LEANDRE.

Souffrez, Monsieur ...

VALERE.

Dieux ! quel comble de félicité ! Quoi ! même quand j'étois ingrat, Angélique n'étoit pas infidelle ?

LUCINDE.

Que je prends de part à votre bonheur ! & que le mien même en est augmenté !

SCENE XVIII.

LISIMON. *Les Acteurs de la Scène précédente.*

LISIMON.

AH ! vous voici tous rassemblés fort à propos. Valére & Lucinde ayant tous deux résisté à leurs mariages, j'avois d'abord résolu de les y contraindre. Mais

j'ai réfléchi qu'il faut quelquefois être bon pére, & que la violence ne fait pas toujours des mariages heureux. J'ai donc pris le parti de rompre dès aujourd'hui tout ce qui avoit été arrêté; & voici les nouveaux arrangemens que j'y ſubſtitue. Angélique m'épouſera : Lucinde ira dans un couvent : Valére ſera deshérité; & quant à vous, Léandre, vous prendrez patience, s'il vous plaît.

MARTON.

Fort bien, ma foi! voilà qui eſt toiſé, on ne peut mieux.

LISIMON.

Qu'eſt-ce donc? vous voilà tout interdits! Eſt-ce que ce projet ne vous accommode pas?

FRONTIN.

Voyez ſi pas un d'eux deſſerrera les dents! La peſte des ſots amans & de la ſotte jeuneſſe!

LISIMON.

Allons, vous ſavez tous mes intentions; vous n'avez qu'à vous y conformer.

LEANDRE.

Eh, Monſieur! daignez ſuſpendre votre

courroux. Ne liſez-vous pas le repentir des coupables dans leurs yeux & dans leur embarras, & voulez-vous confondre les innocens dans la même punition?

LISIMON.

Ça, je veux bien avoir la foibleſſe d'éprouver leur obéiſſance encore une fois. Voyons un peu. Eh, bien, Monſieur Valére, faites-vous toujours des réflexions?

VALERE.

Oui, mon pére; mais au lieu des peines du mariage, elles ne m'en offrent plus que les plaiſirs.

LUCINDE.

Oh, oh! vous avez bien changé de langage! Et toi, Lucinde, aimes-tu toujours bien ta liberté?

LUCINDE.

Je ſens, mon pére, qu'il peut être doux de la perdre ſous les loix du devoir.

LISIMON.

Ah! les voilà tous raiſonnables. J'en ſuis charmé. Embraſſez-moi, mes enfans, & allons conclurre ces heureux hyménées. Ce que c'eſt qu'un coup d'autorité frappé à propos!

VALERE.

Vênez, belle Angélique; vous m'avez guéri d'un ridicule qui faiſoit la honte de ma jeuneſſe; & je vais déſormais éprouver près de vous que quand on aime bien, on ne ſonge plus à ſoi-même.

FIN.